

BEYROUTH : DERNIER FILM DE FAMILLE

de Jennifer FOX



La famille Bustros dans le film de Jennifer Fox : « Beyrouth : dernier film de famille ».

PONDICHERY, JUSTE AVANT L'OUBLI

de Joël FARGES

Ce film de 1986 qui a reçu successivement le prix Jean Vigo, 1987, le prix spécial du jury URTI de Monte-Carlo, 1987, la mention au festival des peuples de Florence en 1987. Ce moyen métrage qui a déjà été programmé à la télévision est un travail minutieux et touchant sur la destinée de trois enfants, aujourd'hui adultes, nés dans une famille princière à Pondichéry, ancienne ville française. Lorsqu'en 1951, Pondichéry est rattachée à la nation indienne, chacun choisit sa voie. L'un des garçons, joué ici par un acteur non professionnel, s'exile en France avec tout ce que cela suppose de difficultés d'intégration quand on ne se sent ni d'ici ni de là-bas, mais amoureux de ces deux pays. Son frère, après avoir fait fortune à Calcutta, vers la soixantaine, devient mendiant mystique, hantant les temples, participant à toutes les cérémonies religieuses de l'Inde religieuse. Quant à la sœur, elle se laissera mourir à moins de trente ans, après avoir été trahie dans sa passion amoureuse par un jeune français qui quittera Pondichéry comme tant d'autres.

Il n'y a dans ce moyen métrage aucun effet de style singulier, mis à part la réserve que l'on peut faire sur l'intégration fortuite de l'acteur, à quelques rares moments, dont la présence perturbe le parti-pris esthétique sobre, simple du départ : des travelling le long des rues endormies du Pondichéry d'aujourd'hui, les senteurs colorées de l'Inde profonde, la lenteur mélancolique des splendeurs disparues, dont il ne reste pas même un souvenir d'autrefois à l'exception de quelques noms de rues français, l'inexorable jaunissement des photos, films d'époque. Joël Farges a su éviter ici le piège de l'exotisme voyeur et celui d'une quelconque complaisance. Et s'il y a dans ce travail, de bout en bout, une fascination certaine, elle provient de la fragile assurance de ces destins entre deux nations, deux oublis, deux vies, aucun de ces trois enfants de l'Inde n'ayant accepté de faire de compromis dans leur vie qu'ils ont menée jusqu'à son terme. A leur image, Joël Farges nous propose un film fascinant.

Frédérique DEVAUX

Inscritant des réactions passionnées mais respectueuses, « *Bevint : the last home movie* » a obtenu le Grand Prix au Festival américain du cinéma 1988 : « Meilleur documentaire » et « Meilleure cinématographie » et à Paris le Grand Prix du Festival cinéma du Réel. Jennifer FOX y dessine le portrait psychologique d'une famille dont on découvre la dynamique à l'intérieur de la maison qui est le centre de sa vie. A travers elle, c'est le portrait d'un pays fatigué par 12 ans de guerre civile qui se dégage avec force, une nation au bord de la désintégration.

Jeune réalisatrice née à Philadelphie, Jennifer FOX prend contact avec Israël en 1975, voyage, et crée sa propre maison de production, réalisant deux films, en 1980 et 1981. Las d'un bref passage à Paris, elle nous précisait : « *Le film est vraiment un regard étrange dans le monde du Liban. C'est une histoire très spéciale sur trois sœurs dans leur palais à Beyrouth. Le film montre comment elles vivent dans leur passé. Leur famille, leur maison et comment ce monde devient leur mode de vie. La protagoniste, une des sœurs, revient de New York, elle revient parce qu'elle le doit. C'est le début du film. A la fin du film, c'est la vérité, elle est tellement impliquée qu'elle décide de rester à Beyrouth...* »

« *Le film, à un certain niveau, est sur la séduction de la guerre, et comment cette femme est plongée dans son enfance. La maison représente quelque chose qu'on ne peut pas fuir.* »
« *Je ne prétends pas dire la vérité sur le Liban. Même les gens là-bas ne peuvent pas vous dire exactement le propos de la guerre. En tant que réalisatrice, j'espère que je le fais, même je dis : je peux le faire. Mais ce que je peux dire est un mensonge, et je ne voudrais pas mentir dans mon film. Ce que vous sentez de la guerre, vous le sentez comme une expérience, une expérience de femme sur la guerre, mais vous ne connaissez pas la vérité, le véritable objet de la guerre. En fait la guerre est incompréhensible.* »

Michel AMARGER

Entre 1902 date de la naissance de Max Ophüls, connu sous le nom de Max Ophüls et 1957 date de la disparition du même, plus de vingt films, dont certains font désormais figures de classique, tels *La ronde* (1950), *Le plaisir* (1952) « *Lola Montès* (1955), une carrière difficile, tourmentée et derrière tout cela un homme que l'on connaît encore mal : William Karl Guérin a ainsi eu l'ingénieuse idée d'écrire un ouvrage sur Max Ophüls* dont il connaît visiblement parfaitement le travail. Il s'est attaché à nous restituer l'époque, les époques mêmes qui furent celles que connut Max Ophüls, qu'il a traversées, et qui ont marqué son œuvre d'une qualité inégale et que l'on comprend maintenant mieux en lisant l'ouvrage de William Karl Guérin.

William Karl Guérin, Max OPHÜLS, Cahiers du cinéma, Collection « Auteurs », 220 pages, 120 francs.

Le numéro 47 de la revue **Cinémaction** dirigée par Guy Hennebelle** porte comme titre LES THEORIES DU CINEMA AUJOURD'HUI. Vaste programme... que ce dossier réuni par Jacques Kermabon qui fait suite, pour l'enrichir, le compléter, au numéro 20 de la même revue consacrée au même sujet.

Ce récent numéro est très complet et permet tout autant aux universitaires qu'aux néophytes de se faire une bonne idée des théories en cours ou en perte de vitesse dans l'univers du cinéma. Une telle confrontation permet d'ailleurs au lecteur non seulement de faire le point, mais de se faire une idée personnelle sur les diverses manières d'aborder le cinéma : par la sémiologie, par la philosophie, par le biais de l'histoire, par l'anthropologie, en adhérant au cinéma holographique, par l'enseignement et les méthodes d'éducation du 7^e art... Egalement, Jacques Kermabon a agrémenté ce numéro d'une liste de cinquante théoriciens de Henri Agel à Christian Zimmer. Un ouvrage précieux qui évitera, espérons-le, à nos futurs exégètes des redites maladroites, des analyses infructueuses, et pourra leur inspirer de nouvelles voies d'expression sur ou dans le cinéma.

****Cinémaction**, n° 47, LES THEORIES DU CINEMA AUJOURD'HUI. Dossier réuni par Jacques Kermabon, 225 pages, 125 francs, Editions Cerf-Corlet.

CAMOMILLE

de Mehdi CHAREF



Mehdi CHAREF sur le tournage de son film « Camomille ».

C'est en 1984, l'année où il tourne « **Thé au harem d'Archimède** », que Mehdi CHAREF écrit le scénario de « **Camomille** » qu'il réécrira en 1986, après avoir réalisé « **Miss Mona** » ou la rencontre d'un vieux travesti (Jean Carmet) et d'un jeune étranger clandestin.

Mehdi CHAREF semble attiré par les personnages en marge. « **Camomille** » est la rencontre insolite d'un mitron de quartier sauvage et timide, passionné par les voitures, couvé par sa mère, et d'une jeune fille riche qui fuit sa famille et la vie dans la dépendance de la drogue. Pour sauver la fugueuse rebelle et arrogante, il va la séquestrer dans son grenier, là où il construit en secret une Panhard 58, et décide de lui faire un enfant pour qu'elle crée en elle l'amour qui manque autour d'elle.

Peut-être est-ce parce qu'il voit que sa chatte ne fugue plus depuis qu'elle entoure ses chats d'affection que Martin a cette idée. Peut-être aussi que Mehdi CHAREF fait référence à la chatte du boulanger de Marcel Pagnol... Alors que le début et la fin du film sont traités de façon réaliste, le face à face, et bientôt le côté à côté, de Martin et Camille, délaisse la vraisemblance pour évoquer la naissance du désir. Sous l'œil méfiant d'une mère possessive, l'adolescent devient homme en choisissant une responsabilité, responsabilité qu'elle refuse puis choisira d'assumer.

Martin est Rémi MARTIN, la force de sa présence nourrit son personnage qui réagit toujours de façon très concrète, ce qui deviendra pour Camille, jouée par Philippe LEROY BEAU-LIEU, la chose la plus importante.

Autour d'eux, Mehdi CHAREF soigne les éléments d'un décor qui définit presque trop lourdement les êtres.

Dans un garage rempli de morceaux de voitures, « **Camomille** » se révèle pour ce qu'il veut être : un conte de fées d'aujourd'hui où les héros qui n'ont rien pour s'entendre ont tout pour s'aimer. Le seul salut de ces marginaux est donc d'unir leurs solitudes.

Michel AMARGER

MEMOIRES D'UN JUIF TROPICAL

de Joseph MORDER



Pendant plusieurs semaines, « la boîte à images » présente **Mémoires d'un juif tropical**, de Joseph Morder, un cinéaste français encore mal connu du grand public et qui travaille pourtant depuis de très nombreuses années dans le cinéma réalisant depuis 1971 des journaux filmés et divers autres films de longueurs variées (une cinquantaine au moins).

Morder filme en super 8 mm, fait rarissime et qui mérite qu'on en parle, qu'on se le dise. Pour une meilleure diffusion, **Mémoires d'un juif tropical** a été gonflé en 35 mm, ce qui est tout aussi unique et étonnant, à l'heure où l'on croit encore que le super 8 mm équivaut à l'amateurisme dans ce qu'il a de plus méprisable.

Sauter tous ces vilains tabous.

Car il filme son quotidien, Paris à l'été 1984, l'amour, ses rêves, les souvenirs de son enfance (il est né à Trinidad, a vécu en Equateur), Quayaquil, là où il fut un juif des tropiques...

Film impressionniste, c'est certain, mais plus que cela encore : un travail tellement personnel qu'on reconnaît tout de suite « du Morder », tant qu'il est vrai que nul n'a son pareil dans la touche que l'objectif apporte à toute chose, au moindre geste, à chaque minute du quotidien enregistré. Sans compter qu'il y a dans tout cela une bonne dose d'humour, une franche passion avec la vie accompagnant un art consommé du montage.

Frédérique DEVAUX

TERRE DE FER CIEL DE CUIVRE



Ce film écrit, composé et réalisé par Zülfü Livanelli en 1987 (d'après le roman de Yachar Kemal), a été tourné dans un paysage hivernal en Anatolie orientale. Ce seul détail suffit déjà au déplacement, tant il est vrai qu'on ne peut s'empêcher de penser à Breughel* ; pourtant ce n'est pas là le seul attrait de ce travail. Wim Wenders qui a produit le film ne s'est pas trompé pour sa première production. L'histoire est celle d'un homme qui va devenir, malgré lui, un saint pour le petit village dans lequel il s'ennuie et qu'il avait d'ailleurs décidé de quitter au printemps prochain, avec sa femme. Mais la naïveté de ses voisins, l'acrimonie, la haine du maire, le détourneront de ses premiers projets vers une fin tragique. Le scénario est construit de telle manière que ce n'est qu'au deux tiers du film que débute l'intrigue principale. Jusque-là, les paysans allaient et venaient au milieu de la neige, de l'ennui, pétris de superstitions, ignorants, maladroits et faussement intuitifs. Un monde clos dont on ne peut plus s'échapper qu'en mourant. Ce réquisitoire contre la bêtise, la superstition, l'idolâtrie meurtrière, la tradition dans ce qu'elle a de plus bornée, nous a donné envie de voir d'autres films de Livanelli, et ce, au plus vite.

* Ou rarement Breugel (sans h).

Frédérique DEVAUX